

Un homme moitié viril, moitié fragile

Il est l'incarnation de la virilité française arrogante. Et pourtant. A travers des personnages tourmentés et vulnérables, une palette de rôles aux facettes plus complexes et fragiles, il interroge la masculinité d'une manière inattendue. En dévoilant un héritage cinématographique riche et nuancé.



JULIE HUON

Si on le compare à Gérard Philipe, qui a choisi d'incarner une virilité plus populaire, Delon incarne une masculinité bourgeoise, voire aristocratique », confiait au *Soir* il y a pile un an Mélanie Gourarier, anthropologue et chercheuse au CNRS, autrice du livre *Alpha mâle*, paru au Seuil. « C'est visible dans les personnages qu'il a joués au cinéma – je pense au *Guépard* – mais aussi et plus largement dans sa vie, dans sa posture : il se positionne comme "naturellement", et donc légitimement, au-dessus. Il incarne un cinéma plus intellectuel. Sa masculinité repose sur une posture de puissance, qui est une puissance morale et intellectuelle, qui s'oppose aux masculinités plus populaires du cinéma, comme celle incarnée en France par Belmondo. »

Une puissance morale et intellectuelle, retorse, sournoise. Toxique et décomplexée. Cependant, au-delà de cette perception, la carrière d'Alain Delon révèle quelque chose de plus complexe et nuancé, une masculinité ambivalente. Sous l'armure des personnages virils et arrogants, ses rôles au cinéma montrent parfois une certaine vulnérabilité.

Dans *Rocco et ses frères* de Visconti, par exemple, il campe un personnage sensible, déchiré entre loyauté familiale et désir personnel. On n'est pas ici dans la force brute, mais dans les conflits intérieurs et des dilemmes moraux. De même, dans *Le samouraï* (1967) de Jean-Pierre Melville, Delon incarne Jef Costello, un tueur à gages solitaire et taciturne. Aussi froid et professionnel soit-il, sa solitude et son code d'honneur révèlent une dimension mélancolique et introspective. La vulnérabilité de Costello se manifeste notamment dans sa relation avec les quelques personnes de confiance autour de lui, et son attachement à ses rituels.

Un charisme troublant

Delon crève l'écran non seulement par sa beauté et sa présence, mais aussi par une complexité émotionnelle qui attire et repousse à la fois. Cette dualité explose dans *La piscine* (1969) de Jacques Deray, où il joue Jean-Paul, un écrivain en crise qui passe des vacances avec sa compagne Marianne (Romy Schneider) dans une villa près de Saint-Tropez. L'arrivée d'un ancien amant de Marianne et de sa fille adolescente attise chez lui l'insécurité, jalousie, comportements destructeurs et violence latente. Aujourd'hui, on sait. Mais accepter, en 1969, d'incarner l'essence même de la masculinité toxique à l'écran, dans toute sa subtilité et ses ressorts sournois, sachant qu'on en sortira à la fois grand et

« Notre histoire », de Bertrand Blier en 1984 : son plus gros échec cinématographique, la seule fois où il ose casser son image. © D.R.

sali, c'était audacieux. Pas sûr que John Wayne ou Sean Connery aurait accepté.

Dans *Monsieur Klein* (1976) réalisé par Joseph Losey, Delon explore l'identité et la paranoïa. Il est Robert Klein, un marchand d'art opportuniste qui se retrouve accusé à tort d'être juif pendant l'Occupation en France. Le film expose la fragilité de son identité et sa lutte contre une société oppressante. Cet homme n'est pas viril. Il est traqué, pris dans une spirale de doute et de peur.

Dans *L'éclipse* (1962) de Michelangelo Antonioni, sa relation avec Vittoria (Monica Vitti) est marquée par l'aliénation et l'incommunicabilité. Le personnage de Delon, Piero, bien que charmant et sûr de lui en apparence, est émotionnellement distant et incapable

En 2017, lors de l'inauguration de la Grande Roue à Paris, Alain Delon et Jean-Paul Belmondo se retrouvent.

© PHOTO NEWS.

de comprendre ou d'exprimer ses sentiments, révélant ainsi une forme de fragilité intérieure.

Des doutes, de la vulnérabilité

Bref, l'héritage de Delon est double. D'un côté, l'acteur français était le symbole ultime d'une masculinité rigide et dépassée ; de l'autre, il était une légende du cinéma capable de performances qui transcendent les stéréotypes. Et ceci des décennies avant que la société évolue vers des représentations plus fluides et

inclusives du genre.

Aurait-il été un Timothée Chalamet, un Pierre Niney s'il avait percé au XXI^e siècle ? Sûrement. Mais jamais l'époque ne le lui aurait permis. Son plus gros échec cinématographique, c'était en 1984, la seule fois où il a osé casser son image : dans *Notre histoire* de Bertrand Blier, Delon tombe amoureux de Donatienne (Nathalie Baye) après une rencontre dans un train. Il s'appelle Robert Avranche, un nom normal, pour un type normal. Désabusé, brisé, alcoolique, en quête d'amour et de rédemption. Le pire flop commercial de la carrière de Delon. Aujourd'hui, il ferait un carton.

Relire Alain Delon, l'étalon (déclassé) de la masculinité, par Catherine Makereel, le 18 août 2023 dans *Le Soir*.

un film sur trois Ses 28 premières morts

THIERRY FIORILLI

Avant de tirer sa révérence, ce 18 août, à 88 ans, l'immense acteur français était déjà passé de vie à trépas... 28 fois ! Au grand écran. Soit dans près d'un film sur trois et hissant la façon de mourir au cinéma au rang d'art à part entière.

En 62 ans de carrière (de 1957 à 2019), Alain Delon a joué les seconds rôles et les jeunes premiers, des fils et des pères, des truands et des flics, des ratés et des nababs, des politiques et des militaires, des médecins et des aventuriers, le juge ou le condamné, la proie ou le prédateur, le désinvolte ou le désenchanté, le solaire ou le ténébreux.

S'il a souvent flingué les autres, dans ses 91 films tournés, il y meurt 28 fois. Soit dans pratiquement un rôle sur trois, surtout dans la première moitié de sa filmographie et toujours de façon violente : 17 fois par balles, deux à l'arme blanche, deux dans un accident de voiture, deux par noyade, une par pendaison, une sous la guillotine, une par suicide, une de crise cardiaque et une dans un camp d'extermination sans qu'on sache comment.

Sa mort est voulue, décidée et planifiée 22 fois sur 28 ! Par la justice, la police, la



Le final épique de « Traitement de choc », d'Alain Jessua (1973). © D.R.

pègre, ses ennemis, ses rivaux, ses victimes ou ses proches. Longtemps, ses personnages devaient forcément mal finir. Sexe-symbole au destin tragique, quels que soient les scénarios, les réalisateurs (aucune femme), l'époque et le lieu de l'histoire. A la question : « Mais pourquoi mourez-vous aussi souvent ? », il répondait, en 2012, dans *Le Clap*, l'émission ciné du *Figaro*, « parce que seuls les héros meurent, et si on veut être un héros, il faut mourir ».

Sur notre site, rétrospective de tous ses décès d'avant le vrai. Scène par scène. Avec leur contexte et la manière dont il y rend l'âme. Toujours soudaine. Et la plupart du temps silencieuse. Loin, donc, des foires d'empoigne et du lent étiolement qui ont précédé sa fin réelle.

ABONNÉS



Sur lesoir.be, vous trouverez le descriptif complet (avec photos et vidéo) de chacune des fins tragiques d'Alain Delon dans les films suivants : « Quand la femme s'en mêle » (1957), « Christine » (1958), « Les Amours célestes » (1961), « La Tulipe noire » (1964), « L'Insoumis » (1964), « Les Tueurs de San Francisco » (1965), « Le Samouraï » (1967), « Les Aventuriers » (1967), « Histoires extraordinaires » (1968), il y meurt deux fois), « Le Clan des Siciliens » (1969), « Jeff » (1969), « Le Cercle rouge » (1970), « La Veuve Couderc » (1971), « Soleil rouge » (1971), « Le Professeur » (1972), « Deux hommes dans la ville » (1973), « Traitement de choc » (1973), « Les Grands fusils » (1973), « Scorpio » (1973), « Le Gang » (1976), « Comme un boomerang » (1976), « M. Klein » (1976), « L'Homme pressé » (1977), « Attention, les enfants regardent » (1978), « Trois hommes à abattre » (1980), « Le Passage » (1986) et « Nouvelle Vague » (1990).